

PINAR SELEK

LA MAISON DU BOSPHORE

Traduit du turc par
Sibel Kerem

des femmes
Antoinette Fouque

Titre original : *Yolgeçen Hanı*

© 2011, İletişim Yayınları

© 2013, Liana Levi

pour la première édition en langue française.

Ouvrage traduit avec le soutien du programme Teda.

Autrice représentée par Julie Finidori, ACM UK Ltd.

© 2026, *des femmes*-Antoinette Fouque

pour l'édition de poche en langue française.

87 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris, France

www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1466-5

EAN : 9782721014665

L'analyse automatisée de l'œuvre visant à extraire des informations, notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations, conformément au III de l'article L.122-5-3 du code de la propriété intellectuelle, est interdite.

QUINZE ANS APRÈS

C'était le 6 avril 2009. Une petite valise patientait devant moi. « Mets-y des choses auxquelles tu tiens », m'avait conseillé mon père. Mais comment mettre une vie dans une valise ? Alors cette nuit-là, je n'ai rien emporté. Ce que j'ai laissé derrière possédait déjà une existence indépendante de moi. L'eau continue de couler que je sois là, ou pas.

Mais qu'en était-il d'Istanbul tout entière ? Elle incarnait la société dont je faisais partie. Là-bas, l'espace s'entremêle à tous les êtres qui l'occupent. Je suis l'enfant de ces interactions istanbuliotes. Une partie de moi est restée, sans corps, dans ses rues.

Le déplacement forcé est moins un changement géographique qu'une coupure avec le réseau des symboles, des liens et des habitudes qui m'apportaient un sentiment de sécurité. La déchirure était violente.

Sur le chemin de l'exil, Istanbul m'a suivie. Elle saignait en moi. Pour endiguer l'hémorragie, je me suis arrêtée. Avant de me tourner vers de nouveaux espaces, j'ai touché celle qui souffrait. J'ai suturé la déchirure par l'écriture. J'ai reconstruit la ville à travers *La Maison du Bosphore*.

Istanbul est l'un des principaux personnages de ce roman. À travers elle, j'ai pu exprimer une partie de moi dont je n'entendais plus la voix : mon rapport à l'espace. En écrivant, j'ai retrouvé mon Istanbul à l'autre bout du monde. Je l'ai vue, entendue. J'ai même cultivé une utopie dans ses rues. La littérature m'a permis un recul nécessaire, de distanciation et de réflexion, pour débiter le processus de réparation. Elle m'a transformée. Je suis devenue la pluie qui traverse les nuages et tombe sur la vieille ville afin d'embrasser celles et ceux qui y sont toujours vivants. Grâce à mes mots, j'ai arrosé les petits grains qui attendent.

Aujourd'hui, on m'assure : « Tu ne la connaîtrais plus. Elle est morte, notre ville. » J'affirmais la même chose quand j'y étais, avant de la retrouver en exil. Istanbul est-elle morte ? Le décès de ma mère Ayla m'avait prouvé que la mort n'était que partielle. Ma mère continuait à exister à travers moi. Quand les gens meurent, il reste toujours quelque chose de vivant, à travers les souvenirs et les transmissions. La vie continue dans d'autres corps.

Quinze ans, c'est long. Tout évolue. Istanbul s'est transformée et moi aussi. Je sens le changement dans ma peau. Mon regard se modifie. Mon oreille aussi. L'Istanbul que je portais en moi change. Elle fait son voyage. Elle n'est plus la ville restée au loin. Elle est autre chose, sans nom.

Où vont se dérouler mes récits maintenant ? Aux lisières, dans les lieux de passages.

La Maison du Bosphore renaît. Dans un autre pays, dans une nouvelle langue, dans une nouvelle maison d'édition... Ces personnages poursuivront leur élan vers d'autres rencontres et aventures... dans la vie qui résiste.

I.

SENTIERS
(1980-1984)

SÉPARATION DICTATORIALE

Et si j'entamais mon récit à la manière de Sema ? Il était une fois...

Mais non, je ne peux pas. Ce n'était pas un conte, c'était la réalité.

Une sombre réalité que je ne conçois toujours pas.

Le soleil n'était pas encore couché, pourtant chacun sentait venir les ténèbres. Moi, Hasan, nous tous...

Le soleil déclinait et en ce soir d'octobre plus brumeux, plus morose que d'ordinaire, il dispensait avec audace ses rayons dans les rues. Le soleil peut-il être audacieux ? Cela se produit parfois, quand les circonstances sont funestes. Le soleil était audacieux car il persistait à dévisager les gens, les irradiant de son éclat. Mais nous n'étions pas en mesure de percevoir sa beauté. Nous détournions les yeux. Éprouver de la gêne devant la beauté, la force vitale : par la suite, j'ai revécu cette sensation devant la mort. Un sentiment d'incompréhension, un piètre regard jeté en coin. Je me souviens... les enfants, les jeunes, les klaxons, les marchands, la fragrance du vent, les vagues, la mer. Les gens rentraient chez eux. Ils pressaient le pas, la tête

légèrement inclinée, comme pour échapper à la pluie. En octobre 1980, tout Bostancı se hâtait.

Tout cela sans toi. Pourquoi cette hâte ? La pharmacie était fermée. On se croisait sans oser se saluer. Ce regard malicieux par-dessus ses lunettes... il n'était pas là. Tu n'étais pas là.

Octobre 1980. Hier, pour ainsi dire. C'était un vendredi. Dans les avenues, la chaussée n'avait pas encore séché. Les feuilles jaunies, amoncelées au pied des arbres, les pancartes noircies, les poubelles, les hauts murs des immeubles, les enseignes lumineuses gouttaient encore.

Il était près de six heures. Bostancı était moite, étouffant. Les travailleurs rentraient chez eux sans s'attarder au marché, l'artisan, las de palabrer sur le seuil de sa porte, s'était replié derrière sa caisse, les pêcheurs avaient halé leur barque vers d'autres rivages. C'était un jour à résister, à dire au monde entier : « En route ! » Et pourtant, les tavernes étaient vides. Bostancı était désert.

Sur la place, les hommes en uniforme dépassaient en nombre les civils. Hormis quelques gradés, ils étaient tous si jeunes. Des types à l'air renfrogné, aux sourcils froncés, signe d'un pesant malaise, brièvement dissipé mais sitôt revenu. Une immense contrariété. Avec de profonds soupirs, ils s'asseyaient sur l'herbe mouillée ou sur les marches, s'adossaient aux troncs des arbres ou aux murs maculés d'inscriptions, faisaient les cent pas sur la place. Voilà qu'ils se retrouvaient au milieu de parfaits inconnus, à compter les jours les séparant du retour chez eux. Ils étaient là, contraints et forcés. Des fanions triangulaires déployés le long des avenues attendaient le passage du dictateur. Bostancı, sa mer, son écume, ses insouciantes célibataires, ses amoureux éperdus, ses poètes bohèmes, ses passants éméchés et ses révolutionnaires. Notre Bostancı capitulait devant

l'odeur de l'uniforme, du plastique, du métal et des insultes.

La dignité humaine aura raison de la torture, pouvait-on lire sur un tract jauni traînant à terre. Nous l'avons aperçu alors que nous arpentions la petite place face à l'embarcadère. Nous avons ralenti pour nous en emparer furtivement. En vain : un enfant posa le pied dessus et le piétina avant de shooter dans un ballon.

Le tract se déchira.

En ce temps-là, tout se déchirait très vite.

Puis commença le jeu de cache-cache.

Un gamin hirsute, appuyé contre un grand platane à l'ombre duquel languissaient des soldats, cacha son visage dans ses bras.

« Un, deux, trois... »

Sa voix retentit comme un coup de tonnerre. Une comptine insolente.

Les autres se dispersèrent. Et soudain... Comme ils étaient nombreux ces petits hommes hostiles errant sur la place ! Leur image ne s'effacera jamais de ma mémoire. Des soldats surpris que le désarroi empêchait de bouger. Ils se regardaient, l'air maussade. Un gradé de taille moyenne aux larges épaules se mit à mugir.

Les adultes fuyaient la pluie, les enfants fuyaient celui qui voulait les attraper. C'était le temps de la fuite.

Au milieu de cet affolement, nous avançons dans un étrange silence. À pas lents.

Nous nous arrêtons aux rochers. Hasan prit ma main pour m'aider à descendre vers le bord de mer. J'aurais pu y parvenir toute seule, mais il me tenait. Cela m'a plu, Papa, pourquoi mentirais-je. Toi aussi tu prenais Maman par la main, n'est-ce pas ?

Je me souviens du silence qui suivit. Lourd. Je m'efforçai de reprendre mon souffle, la tête appuyée contre l'épaule de Hasan...

Nous étions si jeunes ! Hasan avait environ dix-sept ans, moi quinze. Son visage rond et cuivré était morose, ses yeux étaient rivés à la mer.

Les vaguelettes, crêtes d'écume, petites fleurs marines au teint brouillé, dessinaient des formes plaisantes, cependant la mer n'était pas vraiment radieuse. Jusqu'aux îles qui se distinguaient au loin, les vastes plaines s'étaient mues en plateaux chamarrés.

Le regard fixé sur ces plateaux, je murmurai :

« Nous nous cachions toujours ensemble. Mais une fois, nous étions fâchés... Je me demandais où me cacher toute seule. Le plus drôle c'est que Husamettin m'a vue et, sans même t'apercevoir, il a crié en courant vers moi : "Elif... Hasan... Vus !" »

Hasan sourit.

« Je m'étais juré de ne plus jamais te regarder. »

J'appuyai de nouveau ma tête contre son épaule.

« Tu n'as même pas tenu une semaine. Et maintenant Hasan, que va-t-il se passer ?

– Je ne sais pas.

– Mon père dit que cette fois encore, les militaires ne partiront pas avant un an ou deux. Ils vont nous harceler, tant qu'ils ne nous auront pas tous anéantis. »

Selon son habitude, Hasan avait écarté les bras.

« Sais-tu à quoi j'ai pensé hier soir ? Peut-être sommes-nous en train de vivre une légende. Les grands sentiments génèrent de grandes légendes. Tel est peut-être notre destin.

– Si c'est une légende, mon père dit que nous sommes des centaines de milliers à la vivre. Hier, c'était le jour des visites. Devant la prison il y avait foule... Il se passe des choses horribles à l'intérieur. Mon père ne dit rien mais nous, dehors, nous écoutons ce qui se dit à la porte. Ma tante s'est liée avec tout le monde. Il paraît qu'il y a des jeunes de notre âge. Les coups

sont quotidiens... permanents. Ceux qui résistent sont brisés. On leur fait subir les pires horreurs, tu n'as pas idée. Certains ne peuvent même pas recevoir la visite de leurs proches.

– Comment va ton père ?

– Je ne sais pas. Il ne nous raconte sans doute pas tout. À chaque visite je le trouve changé. La dernière fois, je l'ai à peine reconnu, Hasan. Je n'ai pas reconnu mon propre père ! Il n'a pratiquement plus de cheveux. Son regard est étrange. Si tu savais tout ce que j'imagine. Je fais des rêves effroyables. Il me demande de l'aide. Il ne cesse de pleurer. Et chaque matin, je me réveille en larmes... La dernière fois, je l'ai supplié. Je lui ai dit que je voulais rester à Istanbul... habiter chez ma tante. Il a refusé. Elle est malade, elle ne peut pas s'occuper de moi. Je dois partir avec mon oncle, terminer ma scolarité. Je dois résister, être forte...

– Ton père a raison. Reste dans un endroit sûr où quelqu'un s'occupera de toi.

– Mais je ne suis plus une enfant ! J'ai quinze ans. »
Hasan m'attira à lui.

« Ma chérie... Il paraît qu'Adana est à onze heures de car. »

Serrés l'un contre l'autre, nous demeurions silencieux.

L'hiver approchait. Le froid durerait longtemps. Peut-être indéfiniment.

Nous percevions au loin des clameurs. Je grommelais entre mes dents :

« Le dictateur passe... »

Hasan aussi parlait les mâchoires serrées. Sans doute dans l'intention de me faire sourire, il dit :

« Le salaud, il rêve d'être César, Alexandre ou Bonaparte. Il en est loin. Son ambition a beau être démesurée, ce n'est qu'une caricature comme il en existe des dizaines. Un bouffon qui parle à tort et à travers et

n'est même pas conscient de sa stupidité. C'est pourquoi il est si agressif. Le pauvre, ça le rend furieux... »

Puis, me prenant dans ses bras :

« Ton père reviendra, mon Elif. Les prisons désempliront. Personne n'écouterà ce tyran. Nous prendrons encore du bon temps dans la rue. Tout sera comme avant. Il faut être forts.

– Comme avant... Tu en es sûr ? »

Était-ce seulement possible ?

SOUVENIRS DE PISSENLITS

Istanbul est une ville immense, chargée de mythes. Tantôt elle pleure, tantôt elle rit. Un imbroglio de microcosmes. De temps et de lieux. De souvenirs et d'espoirs. De doigts tailladés, de lèvres de rose, de regards secrets...

La côte asiatique, comme à Bostancı, où Elif et Hasan étaient perchés sur les rochers, était naguère parsemée de résidences, de belles villas. C'était calme et plaisant. Avec le temps, la partie européenne l'a submergée. Puis l'est et le sud... La taille de Bostancı s'est arrondie, son maquillage a coulé. La côte était alors protégée des légendes des maisons construites au-delà, sur les collines ; puis un beau jour celles-ci ont envahi les rivages : Moda, Beylerbeyi... La sérénité n'en a pourtant pas été troublée. Certes, il y eut des affrontements, des empoignades. Mais le doux parfum du passé perdurait, même par les journées maussades. Un étrange sentiment de quiétude subsistait, familier aux riverains et rapidement perceptible par les nouveaux venus.

La côte européenne avait une senteur différente. En une demi-heure de bateau, le voyageur gagnait Eminönü, Karaköy ou Beşiktaş, où il était assailli par des milliers

d'odeurs, une beauté rude mais captivante. Parmi les bus, les taxis, les clameurs, il se frayait un passage vers les nouveaux quartiers. Autant de mondes attrayants, semblables à des pays différents. Comme Yedikule.

Yedikule, autrefois appelé Imrahor, est l'un des plus anciens quartiers d'Istanbul. Ni central, ni périphérique, un vieux quartier parmi d'autres. Jadis, on y trouvait des bonimenteurs, des manants, des geôles, des tavernes... Et naturellement, des lieux de prière. Yedikule est devenu un endroit pétri d'empreintes et de sons. Sans verdure, sans fleurs, sans couleurs.

« Sema, regarde ! Des pissenlits. Passe-moi le couteau. »

Sema accourut auprès de sa mère et posa le couteau par terre. Elle savait qu'il eût été vain de tenter de le lui mettre en main. Guldjan recommandait toujours à sa fille : « Surtout ne prends jamais une lame de la main de quelqu'un. Et n'en donne pas. Sinon c'est la brouille assurée. »

Elles avaient marché près de quarante minutes et s'étaient passablement éloignées de Yedikule. Guldjan percevait l'odeur des herbes...

« Des immeubles ont surgi dans les endroits que nous fréquentions l'an dernier. Tout a changé en l'espace de dix ans à peine. Avant, il y avait des jardins à perte de vue. On y trouvait de tout : tomates, concombres, scaroles, poivrons, aubergines... Nous venions pique-niquer. Il y en avait du monde... Ton père aussi venait. Et Mustafa l'épicier, sa femme Huriyé, Belguin, Mihalis, Gungueur... Les enfants. Même Kemal le footballeur ! Quelles belles journées... On faisait griller des saucisses. Il ne reste rien de tout cela. Regarde ce petit lopin. Bientôt lui aussi sera vendu, remplacé par un immeuble... »

Le terrain était modeste mais fertile. Après la pluie, les mauves, les pissenlits, les matricaires poussaient à

foison. Elles en cueillirent tant que leur sac n'y suffit pas. Puis Guldjan se laissa tomber au sol.

« Nettoyons-les ici. Ce sera plus facile à transporter. »

Sema allait s'asseoir quand Guldjan la retint.

« Attends, le sol est mouillé ! »

Tirant de son sac une grande toile cirée, elle l'étendit sur l'herbe.

« Viens t'asseoir à côté de moi... C'est l'affaire de cinq minutes. »

Sema remonta les chaussettes de sa mère.

« Pour l'amour du Ciel, mets donc tes chaussettes correctement ! »

Mère et fille entassèrent les herbes nettoyées dans le sac.

« Quand m'y retrouverai-je aussi bien que toi ? Je connais la mauve. La matricaire aussi. Mais le pissenlit, je ne le reconnais pas du premier coup. L'oseille, la feuille de radis, la bette...

– Tu vois cette racine ? Elle est laiteuse quand le pissenlit est encore frais et elle se colore ensuite. Comme le bois, n'est-ce pas ? Et les feuilles sont dentelées. À force, tu apprendras. »

Sema sourit. Le petit couteau à la main, elle continua à nettoyer les racines.

« J'aime beaucoup le pissenlit, mais je n'ai jamais pu le faire apprécier à Papa...

– Il y a tant de choses que j'aimais et que ton père n'appréciait pas...

– Mais il t'a aimée, toi ? »

Guldjan poussa un profond soupir.

« Oui. Qu'il repose en paix. S'il avait vécu, il n'aurait pas permis que tu quittes l'école. Je n'ai plus qu'un enfant et je suis incapable de lui faire faire des études... Que vas-tu devenir ?

– Encore ! »

Sema écarta les mains puis elle baissa la tête et reprit son travail en silence. Elle se chamaillait ainsi avec sa mère depuis l'école primaire. Elle n'avait jamais essuyé un seul reproche de son père, mais des années plus tard, elle se souvenait encore des gifles de Guldjan. Survivre, être forte. Sema ne connaissait encore rien de la vie. Quant à sa mère, elle n'avait pas vécu, elle avait vu ses rêves s'écrouler un à un. Sema, elle, n'avait plus droit à l'erreur ; elle devait étudier dans une bonne école, réussir, s'élever dans l'échelle sociale.

Mais cela n'avait pas marché. Sema avait échoué au concours d'entrée au lycée d'État¹ et était certaine que sa mère, déçue, ne s'en remettrait jamais. C'était effectivement le cas. « Te voilà enterrée à Yedikule. Par ta faute. Plutôt que d'étudier, tu as préféré t'amuser », s'était-elle écriée, éplorée. Puis elle avait reproché à Adnan son impuissance, son irresponsabilité, marmonnant sans cesse qu'il n'avait pas été capable de faire faire de bonnes études à sa fille. Sema se revoyait serrée contre son père qui partageait sa culpabilité. Une étreinte silencieuse. La jeune fille s'était vite esquivée.

La même année, Fatma la rouquine, la fille des voisins, avait été admise au lycée de Cagaloglu. Le matin elle partait toute fière, dans son bel uniforme. Les autres prenaient le bus du ramassage scolaire du lycée, mais ça coûtait cher. Sept années durant, Fatma prendrait les transports en commun pour préparer le concours d'entrée à l'université. Peut-être deviendrait-elle médecin ou

1. En Turquie, il existe une distinction entre les lycées « classiques », où entrent directement les élèves, et les lycées « spéciaux », d'État ou privés, dont l'enseignement est réputé meilleur et dont l'accès est soumis à un concours. La scolarité est gratuite dans les lycées spéciaux d'État ; il y a en revanche des frais de scolarité importants dans les lycées spéciaux privés. Après le lycée, l'admission à l'université se fait également sur concours, organisé à l'échelle nationale. Les candidats sont sélectionnés par chaque université en fonction des points obtenus. (Les notes sont de la traductrice.)

avocate... Ceux qui sortaient de ces écoles réussissaient toujours à intégrer l'université.

Puisqu'il en était ainsi, Sema devait affronter les difficultés et travailler deux fois plus que les autres. Sans relâche. Guldjan échafaudait des rêves, mais tandis qu'elle s'y accrochait, sa fille avait quitté l'école. « Nous voilà coincées ici... Nous ne nous en sortirons jamais », avait-elle crié, effondrée.

Comme pour se défaire de ces souvenirs collants, Sema pinça les lèvres puis se lança :

« Je n'arrête pas de te le dire, mais tu ne veux pas comprendre. Tu ne m'as pas retirée de l'école, Maman, c'est moi qui suis partie... Que pouvais-je faire d'autre ? On ne peut même pas payer les fournitures scolaires... On ne peut pas continuer à vivre ainsi. Avant on ramassait ces herbes pour les manger. Maintenant on les cueille et on les emporte au marché. Nous sommes tombées bien bas !

– On les emporte au marché, et alors ? On n'installe pas d'étal, on les confie aux vendeurs, et on reçoit notre argent, voilà tout. Nous n'avons pas à nous plaindre. Nous avons de quoi nous nourrir.

– Si Papa était là... »

Le silence les enveloppa. Guldjan, triant les pissenlits un œil à demi fermé, commença à remplir un autre sac, immergée dans ses pensées.

Si son père était là, ma petite Sema n'aurait pas quitté l'école... On vivrait mieux. Mais si Adnan n'avait pas existé, que se serait-il passé ? Je serais peut-être institutrice... Aurais-je été plus heureuse ? C'était un homme bien, Adnan. Il était honnête, il ne dissimulait rien. Il m'aimait. Sinon... sinon, rien. Notre vie s'est écoulée, avec des difficultés, c'est le destin. Aux uns l'amour, aux autres la routine... Moi, j'ai eu la routine.

Guldjan avait connu la pauvreté dès son enfance. Quatre frères, deux sœurs, la soupe matin et soir, l'habitude de porter les vêtements usés des autres. Sa sœur aînée s'était libérée grâce au mariage ; à la mort de son père, elle était restée face à ses quatre grands frères, des fiers-à-bras. Elle aurait aimé étudier, visiter l'Anatolie. Cependant elle ne pouvait pas tenir tête à ses frères. À seize ans, Guldjan rencontra Adnan. Sa gentillesse, son regard empreint de respect et d'admiration l'avaient touchée. Après la brutalité de ses frères, elle aspirait à une vie calme. Elle lui avait dit : « Enlève-moi... » Il en était incapable. Il fallut tout faire selon la coutume ; la demande en mariage, la soirée du henné, les fiançailles, la noce...

Si seulement j'avais su résister à mes frères. Qu'auraient-ils fait ? Ils n'allaient tout de même pas me tuer... Si j'avais tenu bon, je serais institutrice aujourd'hui !

Jusqu'à leur nuit de noces, ils n'avaient pas même eu l'occasion de s'embrasser. Émue par les scènes qu'elle avait vues dans les films, Guldjan était très intriguée par les baisers ; quand les lèvres se touchaient, était-ce comme une décharge électrique ? Dans la chambre nuptiale, elle s'était troublée en retirant sa robe de mariée. Mais soudain une ventouse humide s'était collée à elle, lui coupant le souffle. Elle avait tenté de faire de même, mais non, il n'avait pas attendu. Dans une revue, elle avait lu que la première fois on n'y comprenait rien ! Plus tard non plus, Guldjan n'avait pas compris. Elle n'avait jamais compris. Une scène de baiser à la télévision lui faisait détourner la tête, même lorsqu'elle était seule. Cet homme avec qui elle n'avait eu ni relation, ni plaisir, ni dispute, était sa solitude. Même à sa mort, elle n'avait pu échapper à la solitude. Elle se sentait juste un peu plus légère. Malgré l'odeur qui imprégnait encore son corps, oui, plus légère. N'avait-elle pas éprouvé de chagrin ?

Non, personne ne saurait me blâmer. J'ai bien pris soin de lui. Ce n'est guère facile de s'occuper pendant de longs mois d'un cancéreux cloué sur un lit d'hôpital. Les douleurs, les plaintes désespérées... Il était content de son épouse. « Je ne me tracasse pas. Tu es une femme forte. Plus forte que moi... » C'était un homme bien. Il a beaucoup souffert. Et moi donc ! Kerem était mort depuis moins d'un mois. Il était si petit, un tout jeune enfant. Il n'a même pas pleuré. Nous n'avions pas de quoi le soigner, le pauvre ! Une misère noire... Le docteur a dit : « Voilà ce qui arrive si vous le laissez dans le froid. » Lui, il devait avoir une maison bien chauffée... Quelle tristesse.

Quand Adnan rendit l'âme, Guldjan et Sema restèrent seules au monde, comme au fond d'un puits. Guldjan avait retroussé ses manches pour ne pas laisser dépourvue cette fillette aussi rêveuse qu'elle-même l'avait été dans sa jeunesse. Elle abandonna les petits travaux journaliers pour un emploi de domestique. Dans une villa luxueuse, il y avait toujours à faire, tous les jours sauf le dimanche. Elle serrait les dents ; intérieurement, elle bouillonnait. Elle vivait dans ses rêveries, des films en noir et blanc, et refusait de dire « Madame ». Son salaire et les trois sous que rapportait la retraite d'Adnan suffisaient à peine à payer le loyer. Pourtant, elle n'acceptait de vieux vêtements de personne. Sa nouvelle patronne lui reprochait sa morosité, mais elle accomplissait sa tâche et s'en sortait à peu près.

Faire aller... c'est donc ça, la vie ?

Peut-être bien. Il n'y avait pas d'autre vie. Sauf dans les contes qu'elle racontait à sa fille...

« Maman... Cela fait bien longtemps que tu ne m'as pas raconté d'histoire ! »

Cette sibylle lisait-elle dans les pensées ?

« Pourquoi penses-tu subitement aux contes ? »

– Je les ai toujours en tête. En voyant cet arbre, j’ai pensé à *Meshé la blonde*. Je raconte l’histoire à tout le monde. Les enfants l’adorent ! »

Guldjan regarda sa fille aux cheveux et aux yeux couleur de miel. Sa fille, douce comme le miel... Elle avait déjà quinze ans. La semaine précédente, on avait fêté son anniversaire avec tous les voisins. Qu’elle était élégante la petite ! Dans ses longs cheveux, elle avait mis des barrettes de toutes les couleurs. Sans oublier la chaîne, les bracelets, les boucles d’oreilles.

« Ah, ta mère donnerait sa vie pour toi... Je ne t’en raconte plus parce que tu es grande, mais dis-moi quel conte tu voudrais entendre, ma toute belle ?

– Mon conte préféré, Maman...

– C’était aussi le mien, ma petite. C’était aussi le mien. Que Dieu te fasse vivre le plus beau des contes. »